

Comment faire vivre la philosophie dans la cité ?

Gunter Gorhan, animateur du Café philo des Phares (Paris)

"Tout ce qui ne se régénère pas dégénère" (Edgar Morin)

Comme je m'ennuyais en tant qu'enseignant de droit à l'Université Paris I et que j'avais beaucoup de temps libre, j'ai continué mes études ; d'abord en philosophie puis en psychologie clinique. Arrive mai 68, je m'engage à fond, croyant avec beaucoup d'autres que "tout est politique". La déception due à l'échec politique de mai 68 a provoqué des dépressions, voire des suicides. Elle m'a fait allonger, comme bien d'autres, sur le divan du psychanalyste, car tout était devenu psychologique !

Automne 1992 : je tombe par hasard sur le tout récent café-philo des Phares où animait son fondateur Marc Sautet, et j'ai compris alors que mai 68 avait été en fait un gigantesque café-philo, à l'échelle de tout un pays... J'avais retrouvé plus de 20 ans après, sous la bienveillante "direction" de Sautet, l'ambiance de mai 68. A propos de "direction" : à un journaliste qui lui demandait : "Vous aimez bien diriger, n'est-ce pas ?", Marc répondit : "oui, mais comme chef d'orchestre" ; sous-entendu, comme quelqu'un dont la tâche consiste à mettre en valeur les musiciens. Il était très content lorsque quelqu'un en savait plus en histoire de la philosophie que lui-même ou lorsqu'on le critiquait, puisqu'on n'apprend que de ses contradicteurs.

Mai 68 ressuscité dans un café signifie que les mêmes questions y étaient - et sont toujours - posées, qui peuvent toutes se résumer ainsi : "Qu'est-ce que vivre vraiment ?", question à la fois psychologique et politique, c'est-à-dire philosophique.

La philosophie n'articule-t-elle pas le souci pour le "tout" (la société, le collectif, le monde) avec celui du singulier (individu, sujet, âme), autrement dit le politique et le psychologique ?

" Les cafés-philo sont des microcosmes de la République. On y participe non pas pour subir un examen ni même pour apprendre, mais pour tenter, avec d'autres bonnes volontés, d'arracher le maximum de sens aux absurdités et aux brutalités du monde. N'est-ce pas là, après tout, la définition même de l'activité philosophique ?" (Christian Godin). Et aussi : "N'importe quelle interrogation, même naïve, n'importe quelle réponse, même naïve, surtout naïve, peut avoir un sens, une dimension philosophique... Que les gens philosophent dans les cafés-philo, ne signifie pas qu'ils soient des philosophes comme Descartes, mais qu'ils sont capables de se poser les mêmes questions que lui" (id.)

Socrate était à la fois philosophe et psychothérapeute, voire précurseur des psychanalystes ; en tout cas, c'est ainsi qu'Alain Badiou l'interprète dans sa République de Platon. Lacan - "Je ne suis qu'un sujet supposé savoir" - et Socrate - "Je sais que je ne sais rien" - revendiquent l'ignorance comme fondement de leur savoir "thérapeutique", de leur maïeutique (l'art d'accoucher)...

Il s'agit donc de faire vivre la philosophie, comme il s'agit de faire vivre l'histoire et la culture en général, car trop souvent l'une et les autres sont académisées, statufiées, tuées!

Il n'y a que la vie qui m'intéresse : "Celui qui a pensé ce qui est le plus profond aime ce qui est le plus vivant" (Hölderlin).

Mais de quelle vie s'agit-il ?

Non pas, bien sûr, la vie biologique, mais la vie spirituelle, étant entendu que l'on ne peut séparer - on peut et il est pertinent de les distinguer - le corps de l'esprit.

Comme cause de la diffusion de la philosophie dans la Cité, c'est un lieu commun que de noter la perte de l'adhésion aux idéologies, que celles-ci soient religieuses ou politiques, perte ayant pour effet une désorientation générale. C'est tout à fait exact, mais il convient d'ajouter qu'une idéologie inédite dans l'histoire a émergé qui avance "masquée", qui est fondée sur le déni, qui ne dit pas son nom : l'idéologie de l'absence de toute idéologie selon laquelle les faits en tant que tels, sans avoir besoin d'être interprétés, peuvent et doivent servir de guide pour l'action, de boussole.

Les réalistes, les factologues, veulent nous faire croire qu'ils sont simplement pragmatiques, purs de tout jugement de valeur, de toute idéologie, obéissants seulement aux faits. Cf. le fameux TINA de Madame Thatcher : "There is no alternative", "Il n'y a pas d'alternative", alors qu'en réalité ils servent l'idéologie hyperlibérale.

Les lieux de la philosophie dans la Cité, en dehors des cafés-philo exportés dans le monde entier, sont les centres culturels, théâtres, cinémas, foyers pour jeunes travailleurs, prisons, maisons de retraite, clubs de troisième âge, hôpitaux psychiatriques, entreprises, etc. Un ami, professeur de philo, lance des sujets de réflexion quand il fait la queue quelque part (guichets, magasins), et un animateur provoquait, il y a quelques années, des débats-philo dans le métro parisien...

Je propose dans cet article ma seule certitude et mes convictions.

I) Ma (seule) certitude

Vivre c'est croire, spirituellement au sens indiqué ci-dessus. Nous croissons physiquement jusqu'à la fin de la puberté et, si tout se passe bien, nous continuons alors à croire spirituellement. C'est la philosophie, telle que définie par Kant, qui en est le moteur, puisque sa fonction, sa finalité est selon lui "l'élargissement de l'âme", autre nom pour la croissance spirituelle. Merleau-Ponty en est proche : la philosophie consiste à réapprendre à voir, étant entendu que "voir", aux yeux de Merleau-Ponty signifie tous nos sens, le percevoir et le sentir en général.

Bernard Stiegler a sous-titré l'un de ses livres : "La catastrophe du sensible" (De la misère symbolique). Nous observons le résultat de cet émoussement des sens et de la sensibilité un peu partout : la musique est de plus en plus forte, les mets de plus en plus épicés, les films violents, la pub

spectaculaire, les "jeux sexuels" excitants ; lorsque la réceptivité s'émousse, il faut augmenter les stimuli...

Spinoza est ambigu : le conatus hésite entre la simple auto-conservation et l'augmentation de la puissance, de la vitalité joyeuse. Selon Pascal, "l'homme passe infiniment l'homme". Dante invoque le "trasumanare" (transcender l'humain). Et pour Alain Badiou, c'est l'infini qui constitue l'homme.

Plutôt que de croissance, il s'agit d'une véritable métamorphose, d'une conversion, d'une renaissance grâce à une philosophie vivante :

"Car cet ébranlement des consciences, qui peut faire vaciller la cité dans la folie, rend à la philosophie sa vocation première : celle de la recherche de la vérité en commun. C'est sans doute pour cette raison que son exercice s'accompagne d'une visible jubilation. Oui, de jubilation ! Du moins est-ce ce que je peux observer depuis que j'exerce mon activité... C'est un plaisir très particulier, mais à l'évidence, intense, qui fait ressembler [les participants] à des rescapés ; ils semblent sortir d'un coma. La source de leur plaisir doit s'approcher du sentiment qu'éprouve celui qui se rend compte qu'il est encore en vie, qu'il a échappé à la mort. Il y a là un bonheur simple : celui d'exister après avoir frôlé le pire, et de le savoir. D'où, je soupçonne, la gratitude qu'on manifeste envers ma manière de pratiquer la philosophie" (Marc Sautet *Un café pour Socrate*, p. 121).

Nous sommes tous, que nous le sachions ou pas, comme des chenilles désireux et capables de devenir des papillons, des bourgeons de devenir des fleurs...

D'ailleurs, contrairement à une croyance très répandue, la maïeutique de Socrate ne consiste pas à accoucher autrui de ses idées seulement, mais de lui-même, du papillon ou de la fleur en gestation en chacun. C'est pour cela qu'Alain Badiou rapproche Socrate du psychanalyste, accoucheur "spirituel" contemporain.

Le dernier Michel Foucault, sous influence de Pierre Hadot, chargeait la "vraie" philosophie, qu'il nommait "spiritualité", de la tâche de convertir la personne entière à la vérité (*L'herméneutique du sujet*).

Pour Marcel Gauchet, une mutation anthropologique, une métamorphose des hommes est devenue une condition de survie de l'espèce...

2) Mes convictions

Überzeugen" (convaincre) signifie en allemand : trouver de meilleurs témoins. Je me laisse "überzeugen" par celui qui trouve des meilleurs "arguments", au sens le plus large possible. Ils peuvent consister en exemples, expériences, images, métaphores, voire associations, etc. Par définition, je peux changer de conviction et je ne demande que cela si je vis vraiment ma certitude au lieu seulement de la penser abstraitement, à savoir que vivre c'est croître et c'est en changeant de convictions qu'on a une chance de le faire vraiment, de croître.

a) Première conviction. L'animateur ne peut être "neutre", il n'est pas en position de surplomb. Toute reformulation, apparemment neutre, "objective", est en réalité une prise de partie forcément subjective : on ne peut tout reformuler, on fait un tri, on résume, on dit avec d'autres mots.

En plus, tout animateur "formate" son public qui s'adapte (inconsciemment) à sa façon de faire, à ses préférences, rejets, susceptibilités, etc. C'est pourquoi le nombre d'animateurs au Café des Phares est passé de quatre à une quinzaine et nous cherchons à l'augmenter encore - en dehors du bénéfice que le plus de caféphilistes possibles deviennent co-responsables de l'animation.

Le même formatage s'observe en psychanalyse : les Freudiens, Jungiens, Lacaniens, Winnicottiens, etc., ont des analysants freudiens, jungiens, lacaniens, etc.

b) Deuxième conviction. Je n'ai pas de "méthode" au sens propre du mot, telle que la plus répandue, qui s'appuie sur le tryptique "Problématiser, Conceptualiser, Argumenter". Je m'inspire de Wittgenstein qui compare la réflexion philosophique à un voyage : on arrive dans une ville dont on n'a pas la carte, on erre et peu à peu un relief se dégage : le centre, les grands axes, les différents quartiers, etc.

"La stérilité menace tout travail qui ne cesse de proclamer sa volonté de méthode" (R. Barthes)... Et aussi : "caminante, no hay camino, se hace camino al andar", en français : "Marcheur, il n'y a pas de chemin, le chemin se construit en marchant" (Antonio Machado).

Au sens très large, il s'agit peut-être d'une méthode ou plutôt d'un style, à savoir concevoir l'échange de réflexions comme un échantillon de la vie, comme un reflet de la vie pour laquelle nous ne possédons ni méthode ni mode d'emploi. Les recettes de bonheur philosophiques proposées ici et là ne marchent pas, pour une raison simple : le bonheur vient de surcroît ; s'il est visé directement, on peut être sûr de le rater comme on n'arrive pas non plus à s'endormir par volonté.

Il faut improviser, au café-philo comme dans la vie, avec un seul critère/repère : devenir plus vivant, c'est-à-dire croître, devenir plus créateur individuellement et collectivement, le verbe latin "crescere" signifiant à la fois croître et créer...

c) Troisième conviction. Bien que souvent réclamées, je m'oppose aux "définitions préalables", pour ne pas imposer une seule définition. Aucune ambiguïté lorsque je demande "passe-moi le sel !" ou "quelle heure est-il ?". En revanche, lorsqu'il s'agit de la réalité symbolique, chacun parle sa propre langue, formée par toute son histoire, son environnement, etc. Pour ne citer qu'un seul exemple : pour Saint Augustin, l'amour est ce qui est le plus important, et pour Céline c'est ce qui met la transcendance à la portée des caniches. J'observe les mêmes incompréhensions lorsque l'échange tourne autour de notions comme la liberté, la démocratie, la vérité, etc.

Que nous parlions tous notre propre langue et que nous devions nous traduire les uns les autres est une découverte importante des caféphilistes. C'est encore Wittgenstein qui a eu cette intuition lorsqu'il a conseillé : "Don't ask for the meaning, ask for the use !", "Ne demande pas le sens d'un mot

mais son usage", c'est beaucoup plus concret, plus facile à comprendre et à traduire qu'une abstraction.

Ainsi, chaque échange réflexif est une aventure sémantique, une création de sens, une conceptualisation vivante et non pas un jeu de meccano avec des concepts figés, au fond exsangues et morts.

Hegel est toujours invoqué à tort par ceux qui exigent "la rigueur des concepts"; lui-même ne connaissait que le travail et la patience du concept. Autrement dit, la conceptualisation, la mise en mouvement, la vivification de la langue philosophique où conceptualisation et poétisation deviennent pratiquement indistincts.

Le poète, tout comme le philosophe ou plutôt philo-philosophe (amoureux/ami de la philosophie que nous sommes tous), tente de porter au langage l'indicible; ils sont tous les deux dans une "Sprachnot", une "détresse langagière", les mots pour le dire leur manquent.

Nous savons également que les "concepts" étaient et sont toujours à l'origine des métaphores : l'idée platonicienne correspond au gabarit, au modèle dont se sert l'artisan (le modèle, le dessin d'une table, d'un vêtement, à fabriquer); la psyché correspond au dernier souffle du mourant; le rhizome deleuzien s'oppose à l'arbre de la métaphysique cartésienne... Dans nos échanges réflexifs, nous faisons vivre la langue philosophique, nous ne nous contentons pas de l'utiliser comme on utilise les billets de banque usés qu'on échange sans même les regarder, examiner...

d) Quatrième conviction. La différence capitale, fondatrice, entre "exactitude" et "vérité": la philosophie n'a rien à dire au sujet de l'exactitude qui est de la compétence exclusive des sciences dites justement "exactes" et non pas "vraies". Comme le français, d'ailleurs, l'anglais et l'allemand distinguent la vérité et l'exactitude (richtig et wahr, right et true). "Deux et deux font quatre" est exact (right, richtig) et non pas vrai (true, wahr).

Une métaphore: si la France représente la réalité, la science représente alors la carte qui est purement descriptive, elle ne nous dit pas dans quelle direction il faut aller. C'est la boussole - au sens figuré de direction de vie, de sens choisi -, chacun ayant la sienne, qui représente dans cette métaphore la philosophie (à côté de l'art et de la religion, selon Hegel). Autrement dit, il est impossible de déduire ni d'induire de ce qui est, constaté par la science, ce qui "doit" être, ce qui serait bien qu'il soit.

Encore Wittgenstein, non seulement philosophe mais aussi logicien et scientifique: "Même si la science répondait à toutes les questions qu'elle se pose, celle du sens de la vie ne serait même pas effleurée". Et Einstein: "Il est scientifiquement indécidable si le monde mérite d'être détruit ou pas". Autrement dit, vouloir répondre aux questions que pose la vie par la science équivaldrait à vouloir écrire un roman avec un tourne-vis!

L'histoire de la philosophie, contrairement à la philosophie vivante dans la cité, est une expertise, elle ne relève pas de la vérité. Nous l'illustrons par une métaphore : au Louvre sont exposés les grands maîtres - correspondant aux deux ou trois philosophes par siècle - , les guides du musée sont les professeurs de philo qui expliquent les influences, conflits, enjeux de l'histoire de la philosophie, et nous, les caféphilistes, somme les peintres amateurs, les philo-philosophes qui faisons de la philosophie.

e) Cinquième conviction. Mais qu'est-ce donc que la "vérité" ? Elle est subjective et elle est à faire, à mettre en oeuvre. Qu'elle soit subjective signifie que personne ne peut s'arroger une autorité dans ce domaine - contrairement à la science et à l'histoire de la philosophie. C'est le sens du "Je sais que ne sais pas (la vérité de l'autre) " de Socrate.

La vérité s'exprime plutôt sous forme adjectivale : "la vraie vie est ailleurs" (Rimbaud) et "la vie, la vraie vie enfin retrouvée" (Proust). Alain Badiou a identifié quatre processus de vérité (à faire, à réaliser), déclenchés par un événement faisant effraction dans une vie répétitive, pas vraiment vivante...

f) Sixième conviction. L'animateur doit s'intéresser autant aux "personnes" qu'aux "idées" que celles-ci expriment.

Il s'agit de créer une atmosphère plutôt chaleureuse, désinhibante, propice à l'échange ; un certain nombre de caféphilistes sont intimidés, anxieux de parler en public. Les Grecs appelaient cette façon de philosopher "symphilosophein", philosopher ensemble, au lieu de philosopher les uns contre les autres et permettre ainsi aux idées exprimées de s'enchaîner par stimulation mutuelle : "ce que tu viens dire me fait penser à...", plutôt que de se livrer à un combat d'arguments.

Comment créer une telle atmosphère propice aux échanges, sans que l'animateur s'intéresse authentiquement aux singularités incarnées ? Difficile de faire semblant... Je préfère d'ailleurs le terme de "méditation philosophique", avec des silences féconds qui permettent de se concentrer, à "débat philosophique", puisqu'on ne se bat pas au café- philo.

L'animateur qui ne s'intéresse qu'aux idées et non pas aussi aux subjectivités qui les expriment pratiquerait une maïeutique au forceps, donc totalement contre-productive : il n'accoucherait les caféphilistes que de ses "idées/bébés" à lui-même. Il est vrai que le Socrate de Platon procède parfois de cette façon brutale, à l'opposé du Socrate-psychanalyste d'Alain Badiou. Autrement dit, comment aider à accoucher l'autre non divisible entre idées abstraites et vécu concret, sans être le plus attentif possible à sa personne, à sa subjectivité ?

Cet intérêt pour l'autre n'est donc pas une exigence formelle, morale, mais une condition du surgissement même d'une vérité au cours d'un partage de réflexions, de méditation philosophique. D'ailleurs, l'animateur n'apprend lui-même de ses animations, et il me paraît important qu'il en apprenne, que s'il s'intéresse aussi aux personnes, à leur manière singulière et forcément inédite de "conceptualiser", de faire vivre la langue philosophique.

g) Septième conviction. La méditation philosophique au café ou ailleurs est différente d'une conférence philosophique; il ne s'agit pas de les opposer, au contraire (cf. ci-dessus la métaphore du Louvre) : plus on philosophe soi-même, plus on est apte et désireux d'écouter et de lire les maîtres, leurs disciples et leurs porte-parole. Je sais à la fin d'une conférence si elle était féconde pour moi, si mon "caddy spirituel" est resté vide, rempli de "camelote" ou de choses précieuses...

Le café-philo, la "méditation philosophique", quel que soit son lieu, est bien différent : il ne vise pas à remplir d'idées et de pensées philosophiques, il vise à faire penser. Il n'est que la partie visible de l'"iceberg". L'essentiel se joue après qu'il soit terminé : si j'y pense encore des jours, semaines, mois, voire années après, c'était un bon échange, sinon (je n'y pense plus le lendemain), c'était mauvais. La méditation philosophique c'est comme le cinéma; on ne peut savoir, lorsque l'écran s'éteint, si le film était bon ou pas, il l'est seulement si j'y pense encore des jours, des semaines après.

h) Dernière conviction. La question principale quant à l'animation d'un lieu de la philosophie dans la cité me semble être : quelle est la finalité prioritaire de toute cette aventure? Aménager des structures ou "rouvrir la Source" ? De quoi souffrons-nous de plus aujourd'hui ? D'un manque de cohérence, de rigueur, de logique, de maîtrise dans nos raisonnements, ou d'un manque d'inspiration ? Manquons-nous de cadres ou d'énergie vitale ? Sommes-nous menacés par le chaos dionysiaque ou par une grande fatigue existentielle qui cherche surtout sécurité, santé et propreté, à se protéger de la vie ? Sommes-nous menacés par la bête en nous ou par le robot ? Hölderlin : "Ce qui coûtait aux Grecs, c'était de s'élever au-dessus de l'existence terre-à-terre. Ce qui nous coûte, c'est de revenir au monde d'ici-bas." Et Nietzsche-Zarathoustra s'adressant au dernier homme : "Vous avez encore assez de chaos en vous pour accoucher d'une étoile qui danse !". L'équilibre entre Apollon, le dieu des formes, des structures, et Dionysos, le dieu de l'énergie vitale, a été rompu au détriment du dernier,

Il est possible voire probable que la philosophie pour enfants qui connaît un grand succès soit mieux inspirée par l'aménagement de structures : méthode, cohérence, logique, que par une philosophie plus poétique, inspirée, à contre-courant des façons de penser trop structurées, désireuses de structures et de maîtrise... Mais concernant les adultes ? Ceux d'aujourd'hui ?

La façon d'animer correspond à la personnalité de l'animateur : "La philosophie qu'on a dépend du type d'homme qu'on est" (J.-C. Fichte, grand philosophe idéaliste allemand entre Kant et Hegel). Est-il possible que l'animateur "joue sur les deux tableaux", et qu'il anime en fonction des participants : "apollinien" quand il le faut et "dionysiaque" quand c'est nécessaire ? Insister sur, promouvoir, à tour de rôle, les structures de la pensée ou "l'énergie spirituelle" (H. Bergson), la source vitale (Nietzsche) ?

La philosophie dans la cité devrait être aussi le lieu où l'animateur évolue, croît, devient vraiment ou davantage vivant, et où il apprend à se décaler sur ce qu'il n'est pas afin d'articuler, tisser les deux, Apollon et Dionysos, montrant ainsi par l'exemple que vivre, c'est croître et qu'il philosophe, au fond, "pour sauver sa peau et son âme" (A. Comte-Sponville).